LE REDEMPTEUR

Sa préexistence, son avènement, ses enseignements, ses instructions, ses souffrances et ses gloires

D'après les Livres Sacrés

DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

PAR

Le R. P. SAINTRAIN

1 beau volume in-8..... .... Prix franco $1.50

CHAPITRE PREMIER.

La chute des anges.—La chute de l'homme.—La promesse d'un Rédempteur.

I.

Dieu, après avoir fait le ciel et la terre, avait encore créé, pour les peupler, deux sortes d'êtres intelligents. Pour peupler le ciel, il avait créé, en nombre presque infini, de purs esprits, divisés, selon le degré de leur perfection naturelle, en neuf chœurs. Sur la terre, il avait placé l'homme, admirable composé d'intelligence et de matière, afin que, jouissant des créatures sensibles, il leur prêtât sa voix et fît monter en leur nom, vers l'Auteur de tout bien, l'hymne de l'adoration et de la reconnaissance. A l'ange et à l'homme, Dieu avait assigné la même fin, la vision béatifique, fin supérieure à leur nature, et à laquelle ils n'avaient nul droit d'aspirer ; il y avait mis pour condition un acte libre d'obéissance.

Or, l'un des chefs des milices célestes se laissa éblouir par sa propre excellence, et prétendit arriver à la perfection de son être et à la félicité par ses forces naturelles et en secouant le joug de Dieu. Il communiqua ses plans à ses compagnons dont il voulait faire ses sujets, et entraîna dans sa révolte insensée un certain nombre d'esprits de tous les chœurs. A l'instant même Dieu creusa pour ces rebelles l'abîme des ténèbres, y alluma du souffle de sa colère des feux inextinguibles, et il chargea Michel, le chef des anges fidèles, de les y précipiter.

II.

Irrémédiablement fixé dans sa malice, Lucifer n'eut plus dès ce moment qu'une pensée : la vengeance ; et ne pouvant atteindre Dieu lui-même, il résolut d'assouvir sa rage sur l'homme, qu'il voyait être l'objet d'une sorte de prédilection de la part de Dieu. En effet, le Créateur descendait souvent dans l'Eden, à l'heure où la brise du soir berçait mollement le feuillage parfumé du délicieux jardin ; il s'entretenait familièrement avec Adam, l'instruisait de tout ce que devait savoir le père de l'humanité. Induire cet heureux favori à transgresser l'unique loi imposée à ses plaisirs, forcer ainsi Dieu à l'exclure du céleste séjour.... quelle joie pour le prince de l'orgueil ! les trônes perdus par lui et par ses anges resteraient vides au ciel, comme d'éternels monuments de son audace ; et, privé d'un tiers de ses voix, le chœur des divines louanges demeurerait à jamais déconcerté ! Pour cela, il fallait inspirer à Adam et à sa compagne la folle ambition qui l'avait ruiné lui-même, leur persuader qu'au plein épanouissement de leurs facultés natives, était attachée pour eux la suprême félicité ; et que, pour faire cette noble conquête, il leur suffirait de manger de ce fruit dont le Créateur, par une tyrannique et mesquine jalousie, leur avait interdit l'usage. Tel fut le plan auquel Lucifer s'arrêta.

Or, la femme donna dans le piège ; et, bien qu'il devinât les vues du père du mensonge, et mesurât les suites déplorables de la faute dont Ève lui donnait l'exemple, Adam ne voulut pas séparer son sort de celle qui était sa chair et ses os ; plutôt que de l'attrister, il aima mieux offenser son bienfaiteur, et empoisonner en lui-même les sources de la vie...

III.

Et Dieu, que fera-t-il ? Dieu cherchera dans la faiblesse relative de l'homme, le prétexte à plus d'indulgence qu'envers l'ange : Adam est réparable encore ; il se décidera à le réparer. Il descend donc au jardin à l'heure habituelle, dans le dessein d'amener les deux coupables au repentir et à la confession de leur forfait. Mais le crime les a rendus timides ; dans la voix de leur Seigneur, ils croient entendre l'arrêt de leur condamnation ; et, au lieu d'aller, selon leur coutume, à sa rencontre, ils s'enfuient et se cachent dans l'épaisseur des taillis. Leur frayeur semble accroître la compassion du Seigneur ; il appelle :

" Adam, où es-tu ? "

" J'ai entendu ta voix dans le paradis, et parce que j'étais nu, j'ai craint de paraître en ta présence, et je me suis caché. "

Adam refuse donc d'entrer en aveu. Dieu poussera la bonté jusqu'à l'y forcer.

" Et qui t'a fait connaître que tu étais nu, si ce n'est que tu as mangé du fruit auquel je t'avais défendu de toucher ? "

En devenant coupable, Adam est devenu lâche : il rejette sa faute sur l'infortunée qui tremble à ses côtés ; il est devenu insolent et ingrat : sa faute, il la fait remonter jusqu'à Dieu même, qui avait voulu doubler son bonheur, en lui donnant une compagne capable de le partager :

" La femme que tu m'as donnée pour compagne, m'a présenté du fruit et j'en ai mangé. "

La femme ne sera pas moins obstinée dans son impénitence :

" Et le Seigneur dit à la femme : Pourquoi l'as-tu fait ?

" Et elle répondit : Le serpent m'a trompée et j'ai mangé. "

La cause était instruite : Les criminels étaient pleinement convaincus ; et d'ailleurs, ni la crainte du châtiment ni l'espoir du pardon n'avaient pu arracher à leur orgueil la moindre expression de repentir : que restait-il à Dieu, sinon de les abandonner à leur malheureux sort ?

C'était là ce qu'espérait le tentateur qui, demeuré sur le théâtre de ses odieux exploits, prêtait une oreille attentive à ce solennel dialogue, et attendait le dénouement du drame où s'agitait le sort de l'humanité. Son dépit dut être extrême, quand il s'aperçut que ses ruses n'avaient été pour le Seigneur qu'une occasion de mettre le comble à ses faveurs envers sa créature terrestre ! En effet, au lieu de maudire l'homme, Dieu maudit l'affreux reptile dont l'esprit homicide avait emprunté la forme ; puis, s'adressant à Lucifer lui-même :

" J'exciterai, lui dit-il, des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et son rejeton : elle t'écrasera la tête. "

Après cela, pour donner dès lors quelque satisfaction à la justice, et plus encore peut-être afin de faire pénétrer dans leurs âmes le repentir, condition nécessaire du pardon, Dieu condamna l'homme aux travaux, la femme aux gémissements et aux douleurs, tous les deux à la mort, et il les chassa du paradis.

Mais la promesse qui venait de leur être faite sous forme de menace contre leur ennemi, avait de quoi les consoler. Le Verbe créateur s'était engagé à réparer en eux son ouvrage défiguré. Pour cela, il prendrait leur nature ; et né d'une Femme exempte de toute souillure, il se chargerait de leur désobéissance et de tous les péchés qui allaient en découler, et les expierait par son obéissance poussée jusqu'à la mort. Et de même que la faute d'Adam allait passer à toute sa postérité, pour l'infecter, la rendre indigne du bonheur céleste et la livrer à la mort, ainsi la justice du Rédempteur serait attribuée à tous les hommes pour les purifier, et leur restituer leurs droits à la vie éternelle.

Adam comprit ces choses, d'une façon générale au moins ; c'est pourquoi, au sortir du paradis terrestre, il donna à sa compagne le nom d'Ève, ou de *Mère des Vivants*, nom qu'elle méritait si peu, mais qui présageait Celle qui devait, par le moyen de son divin rejeton, redonner la vie à leur malheureuse postérité.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Gouvernement providentiel du monde et spécialement du peuple de Dieu, en vue du rédempteur promis.—Le déluge.—Vocation d'Abraham.—Bénédiction attachée à sa race.

I.

Ce fut ainsi que le Rédempteur promis plana, en quelque sorte, sur le berceau de l'humanité. Et désormais le monde tournera sur le péché d'Adam et sur la promesse divine comme sur deux pôles : le péché originel sera la source commune de toutes les erreurs, de tous les crimes, de tous les malheurs des hommes ; et Dieu, tirant le bien du mal, s'emparera de ces tristes choses, et les fera toutes converger à l'accomplissement de ses desseins miséricordieux : elles servitont entre ses mains à préparer l'avènement du sauveur.

Car il n'était pas bon que la réparation suivît de près la chute ; il convenait au contraire à la majesté du divin Médecin, qu'il se fît attendre et désirer pendant plusieurs siècles ; en outre, saint Thomas d'Aquin l'enseigne, il était très nécessaire que l'homme comprît par une dure et longue expérience combien étaient profondes ses plaies et ses misères. La grâce divine, en effet, est plutôt nuisible qu'utile à qui la reçoit sans l'estimer. Les Pharisiens et les Scribes contemporains de Jésus Christ en sont une preuve frappante. Infatués de leur prétendue justice, ils fermèrent obstinément les yeux à la lumière de l'Evangile ; tandis que les courtisanes et les publicains se convertissaient en foule. Et, ce que les Pharisiens étaient, par rapport aux pécheurs publics, la masse du peuple juif le fut relativement aux Gentils. Habitués à se considérer comme un peuple saint, la plupart s'irritèrent des sévères leçons que Jésus leur faisait ; ils refusèrent de croire en lui, allèrent jusqu'à tuer cruellement ce Messie si impatiemment attendu par leurs pères, et persécutèrent à mort ceux qui prêchaient sa doctrine. Au contraire, les païens, que Dieu avait laissés marcher dans leurs voies et abandonnés en quelque sorte à eux-mêmes pendant de longs siècles, accueillirent les apôtres avec un joyeux empressement, et se soumirent de grand cœur à la loi évangélique. Ainsi fut justifié le retard si long, ce semble, apporté par la sagesse divine à l'accomplissement de sa promesse.

II.

Au reste, selon la profonde parole de saint Paul, le Christ, qui est aujourd'hui et qui sera demain, était déjà hier : avant même d'apparaître, et dès l'origine du monde, il fit sentir sa bienfaisante influence à tous les hommes. " Je suis venu, dit-il, afin que mes brebis aient une nourriture plus abondante que par le passé. " La grâce surabonde donc sous la loi nouvelle ; mais elle était dispensée d'une manière suffisante dans les siècles antérieurs à la venue du Rédempteur. En vertu des mérites prévus de son sacrifice, Dieu accordait à tous ceux qui le demandaient, le secours nécessaire pour accomplir la loi naturelle et arriver au salut. Aussi l'apôtre enseigne que, même au sein des nations païennes, Dieu comptait de très fidèles observateurs des préceptes gravés par lui dans toute conscience humaine.

Cependant, en dépit de ces moyens de salut donnés ou offerts à tous sans distinction, le péché d'Adam n'avait pas tardé à produire ses fruits amers ; et l'homme, enclin au mal dès sa jeunesse, se plongeait dans l'iniquité avec une si incroyable fureur, que, selon la forte expression de l'Ecriture, Dieu se repentait de l'avoir créé, et se voyait forcé d'en purger la terre. Mais, toujours occupé de sa promesse, il se réservait un juste, pour être la souche d'un nouveau genre humain dont sortirait un jour le Rédempteur. Encore ce grand châtiment, dont le souvenir ne s'effaça jamais de la mémoire des descendants de Noé, ne suffit-il pas longtemps pour les retenir dans le devoir. Ce fut peu de temps après le déluge qu'apparut sur la terre l'horrible peste de l'idolâtrie, et que les hommes, rompant définitivement avec leur Créateur, se mirent à adorer les créatures et jusqu'aux œuvres de leurs mains.

La bonté divine se laissera-t-elle vaincre par la malice humaine ? Non ; Dieu ira chercher, au sein d'une nation et d'une famille idolâtres, un homme qu'il s'attachera à force de bienfaits ; il fera alliance avec lui, et après avoir mis sa fidélité à l'épreuve, il lui promettra avec serment de le bénir et de faire naître de lui le Sauveur du monde : " Je le jure par moi-même, je te bénirai...et toutes les nations de la terre seront bénies en Celui qui naîtra de toi, parce que tu as obéi à ma voix. "

III.

Telle fut la vocation d'Abraham, telle fut la promesse fameuse de Dieu à l'illustre Patriarche ; telle fut la solennelle et mystérieuse bénédiction donnée à sa race, et qui devait y rester attachée et passer de génération en génération, jusqu'à ce qu'enfin elle fleurit et produisît son fruit, qui est le Christ. A partir de ce moment, cette bénédiction ou cette promesse sera comme un sceau indélébile qui distinguera toujours les descendants d'Abraham par Isaac et Jacob, et comme un élément divin et indestructible qui, caché dans leurs veines, en fera un peuple à part, ayant conscience de sa magnifique mission, aspirant sans cesse à l'avenir, et résistant à tout mélange avec les nations étrangères au milieu desquelles il vivra. La promesse divine rendra fécondes les unions naturellement stériles et enrichira les patriarches, malgré leurs perpétuelles pérégrinations et les incessantes tracasseries d'hôtes jaloux de leur prospérité. Elle les rendra redoutables aux rois, qui s'empresseront de faire alliance avec eux ; elle sera pour eux comme un impénétrable bouclier et comme une invincible épée.

Pour délivrer son neveu, Abraham, suivi de ses seuls valets, défait quatre rois victorieux, taille en pièces leurs armées combinées, et leur arrache leur butin. Jacob passe le Jourdain, n'emportant avec lui que son bâton de voyage et la bénédiction patriarcale déposée sur sa tête par son père Isaac ; au bout de vingt ans, il le repasse à la tête d'une famille nombreuse et florissante, de tout un peuple de serviteurs et d'innombrables troupeaux, et plus riche que l'opulent et avare Syrien qu'il a servi. Deux de ses fils vengent dans le sang de toute une ville l'outrage fait à leur sœur, et nul n'ose les poursuivre. Un autre, vendu comme esclave à un Egyptien et jeté ensuite en prison, en sort pour aller s'asseoir à côté de Pharaon, et gouverner l'Egypte avec un pouvoir absolu. Transplantée dans ce pays, la famille de Jacob s'y multiplie bientôt jusqu'à exciter l'envie et les craintes du roi. Pour affaiblir les Israélites, le tyran les accable de corvées ; il a recours, tantôt à la ruse, et tantôt à la violence ; mais, pareil au safran, plus on foule ce peuple béni, plus il croît. Touché de ses maux, Dieu vient enfin à son secours ; pour le délivrer, il renverse toutes les lois de la nature ; à la voix de Moïse son serviteur, les eaux du Nil se changent en sang ; la poussière des champs en insectes venimeux ; la grêle, la foudre, des ténèbres palpables, et les plus horribles fléaux conjurent ensemble pour accabler leurs injustes oppresseur ; enfin la mort de tous les premiers-nés de l'Egypte brise l'obstination du potentat et le force de rendre la liberté au peuple premier-né de Dieu ; Israël part chargé des dépouilles de ses maîtres ; la mer Rouge ouvre ses flots devant lui, et engloutit l'Egyptien qui déjà se repentait de l'avoir relâché et s'était mis à le poursuivre.

Pendant quarante années, la bénédiction, figurée par une colonne de nuée, guide le peuple bien-aimé à travers les déserts vers la terre de promission ; chaque matin, elle fait pleuvoir du ciel, sous forme de rosée, un pain délicieux et abondant, et fait couler une eau vive d'une roche aride ; elle environne Israël d'une telle splendeur, que l'infidèle Balaam, soudoyé pour le maudire, ne peut s'empêcher de s'écrier, en contemplant du sommet d'une montagne, les tribus rangées autour du Tabernacle : " Comment pourrais-je maudire celui que Dieu n'a pas maudit ?....Qu'elles sont belles tes tentes, ô Jacob ! qu'ils sont beaux, ô Israël ! tes pavillons ; ils sont comme des valons pleins d'ombrages, comme des jardins où des ruisseaux entretiennent une perpétuelle fraîcheur, comme des cèdres qui croissent au bord des eaux...Dieu l'a tiré de l'Egypte ; sa force est celle du rhinocéros Il dévorera ses ennemis ; il se couchera comme le lion, nul n'osera l'éveiller. Celui qui le bénira sera béni ; celui qui le maudira sera maudit ... Puissé-je mourir de la mort des justes ; puisse ma mort ressembler à la leur ! "

Sur le passage du peuple béni, les monts bondissent de joie comme des béliers, et les collines comme des agneaux ; le superbe Jourdain le reconnaît, divise ses eaux pour lui livrer passage, et les amoncelle jusqu'aux nuages pour épouvanter au loin les peuples maudits du pays de Chanaan. A l'approche d'Israël, ces peuples sont pétrifiés par la terreur ; les murs élevés par les géants s'écroulent d'eux-mêmes ; le soleil et la lune suspendent leur course pour lui laisser le temps d'achever sa victoire ; les nuées versent une pluie de pierres sur ceux que ses mains, lasses de carnage, ne peuvent atteindre ; et bientôt trente rois et leurs sujets, auprès desquels Israël ne semblait qu'une poignée de sauterelles, sont détruits comme l'herbe que le bœuf broute jusqu'à la racine, ou dispersés comme un peu de poussière livrée au vent.

CHAPITRE TROISIÈME.

(Suite du précédent.)—Moyens miraculeux par où Dieu maintient les Juifs dans la vraie foi.—Ce peuple fait connaître Dieu aux autres nations et les prépare à la venue du Rédempteur.

I.

Après des marques si nombreuses et si éclatantes de la protection divine, ce peuple volage et insensé s'il en fut, restait toujours, plus qu'aucun autre, enclin à l'idolâtrie. Ne l'avait-on pas vu, au pied du Sinaï, se livrer au culte d'une vile image, et à toutes les débauches qu'entraînaient ces impures solennités, tandis que, sur la cime embrasée du même mont, Moïse s'entretenait face à face avec Dieu ? Or, il était nécessaire de le maintenir dans la vraie religion, de lui rappeler sans cesse son glorieux passé, son avenir plus glorieux encore, de peur que, tombant sans retour dans les erreurs et dans la corruption païennes, il ne devînt tout à fait indigne de donner au monde le Rédempteur, et ne rendît impossible l'accomplissement de la promesse jurée par le Seigneur à son ami Abraham. Pour cela, Dieu était obligé de traiter les Israélites autrement que les autres hommes, et de leur montrer continuellement sa main à découvert ; aussi étaient-ils habitués à regarder le miraculeux comme leur élément naturel : ils s'étonnaient, ils se plaignaient lorsqu'ils ne voyaient pas de prodiges, lorsque les prophètes se taisaient : *Nous ne voyons plus nos miracles ; il n'y a plus de prophètes ; levez-vous Seigneur, pourquoi dormez-vous ?* Moïse leur avait promis l'abondance des biens de la terre, une vie longue et heureuse et la victoire sur tous leurs ennemis, aussi longtemps qu'ils serviraient fidèlement le Dieu de leurs pères ; mais il les avait menacés de tous les maux, s'ils venaient à l'abandonner. Il en fut perpétuellement ainsi : depuis leur entrée dans la terre promise jusqu'à la captivité de Babylone, l'histoire politique des Juifs n'est que l'histoire de ces alternatives d'une prospérité sans exemple et des plus épouvantables calamités, correspondant à leur fidélité au Seigneur et à leur infidélité. Et lorsque, courbés sous le joug des nations dont ils avaient adoré les idoles, ils rentraient en eux-mêmes et se convertissaient, Dieu se ressouvenait aussitôt de ses serments, volait à leur secours et les délivrait de leurs puissants ennemis, tantôt par les mains d'une poignée de braves armés de flambeaux et de trompettes ; tantôt par celles d'un seul homme plus fort que mille, tantôt par celles d'une faible femme, et tantôt par le moyen d'un monarque étranger.

Rien ne coûtait à Dieu pour instruire et redresser son peuple et pour le conduire à la fin de sa vocation. Telle fut, par exemple (l'Ecriture en fait foi), telle fut la raison providentielle de l'élévation de Nabuchodonosor, et de la chute de son fils Balthasar. Le premier fut si puissant parce qu'il était destiné à châtier le royaume de Juda ; le second, ayant dépassé les vues du Seigneur, et fait peser sur les Juifs un joug tyrannique, Dieu le brise, comme un père, touché du repentir de son enfant, brise la verge dont il s'est servi pour le punir. Cyrus, nommé plusieurs siècles d'avance par Isaïe, est armé d'une force invincible ; Dieu rompt devant lui les portes de fer de Babylone ; et, reconnaissant qu'il n'est que le ministre des desseins du Dieu des Juifs, le prince leur rend la liberté, et les aide à relever leur temple et les murs de Jérusalem.

II.

Cette conduite extraordinaire de Dieu sur son peuple était un fait bien connu des nations d'alentour. Au siège de Béthulie, le chef des Ammonites, alliés d'Holophorne, disait à ce général assyrien : " Toujours le Dieu des Hébreux a combattu pour eux et vaincu leurs ennemis ; jamais personne ne les a impunément insultés, si ce n'est quand ils ont abandonné le culte de Jéhovah leur Dieu. Mais chaque fois qu'ils ont servi un Dieu étranger, ils se sont vus livrés aux mains et au glaive de leurs adversaires, et sont devenus un objet de risée ; et chaque fois qu'ils se sont repentis de leur infidélité, le Dieu du ciel leur a donné la force de secouer le joug de leurs oppresseurs. C'est pourquoi, Seigneur, tâchez de savoir s'ils se sont rendus coupables de quelque offense envers leur Dieu : s'ils l'ont fait, marchons contre eux : leur Dieu nous les livrera sans aucun doute, et vous les soumettrez à votre pouvoir. Si, au contraire, ils ne l'ont point irrité, nous ne pourrons leur tenir tête, parce que leur Dieu les défendra, et nous deviendrons la fable de l'univers. " Ainsi parlait Achior à un général qui, après avoir saccagé et subjugué l'Asie entière, et grossi son armée de toutes les armées des peuples asservis à son pouvoir, devait regar-